

L'amour m'a pas d'écaillés

Spectacle pour une clowne et un musicien en quête de beauté.
(mais le musicien il s'en fout un peu)

Journal de bord - 1

Après la résidence au Théâtre Massenet du 11 au 20 novembre 20

Je me pose enfin, ça y est, je redescends de mon ascension...

J'ai envie de vous ouvrir mon cœur et vous partager ce qui m'a traversée, bouleversée lors de cette résidence. Vous dire toute l'appréhension que j'ai eue à rechausser le nez – comme si cette période si pesante m'avait coupée de ma joie et de ma légèreté. Ouf ! Les frissons sont revenus ! Mais j'ai dû aller les chercher au plus profond de moi, les convoquer hors de leur grotte.

Notre souhait pour cette résidence avec Stéphanie Constantin et Marie Levavasseur –douces et exigeantes accompagnatrices du spectacle – était de plonger dans l'abîme de cette clowne, d'y aller franco. D'inviter le gouffre au plateau.

Ah je ne me suis pas loupée ! J'ai plongé, je suis allée nager – me noyer – là où je n'étais jamais allée, dans des océans de colère, de rage, de chagrin.

Oui car c'est l'histoire d'une clowne qui se fait larguer par l'amour de sa vie et son monde s'écroule. Et tout l'enjeu du spectacle est de trouver un moyen de se relever de cela, aussi fantasque et fou soit-il.

Donc nous sommes allées du côté obscur. Car le côté lumineux, celui là, je l'ai arpenté avec joie depuis longtemps maintenant.



J'ai cherché avec Adélaïde Anaconda à éteindre les lumières, à m'effondrer, à me mettre à nu, à tomber encore et encore, à aller dans le désespoir le plus profond... pour voir comment la vie pouvait reprendre ensuite.

Comme le verbe m'est facile et joyeux, nous avons cherché sans mot, sur la notion de déchirure. Déchirure qui rime avec rupture...

Nous avons eu le plaisir d'être accompagnées toute cette semaine par Clémentine Dercq, la scénographe, qui nous a fait sans relâche de belles propositions plastiques, d'installations différentes autour du papier... Nous avons acheté pour l'occasion 600mètres de papier kraft et quelques pots de peinture ! Nous avons eu de quoi faire !

Rémy Chatton, le musicien, nous a fait l'honneur de sa présence discrète, patiente, toujours au rendez-vous.

Quelle chance –me disais-je chaque jour en les voyant s'affairer –quelle chance j'ai de travailler avec cette belle équipe.

Pendant 10 jours, je ne dors pas. Ma tête continue de cavalier la nuit tandis que mon corps épuisé passe son tour. Je me lève avec l'impression d'aller au combat...

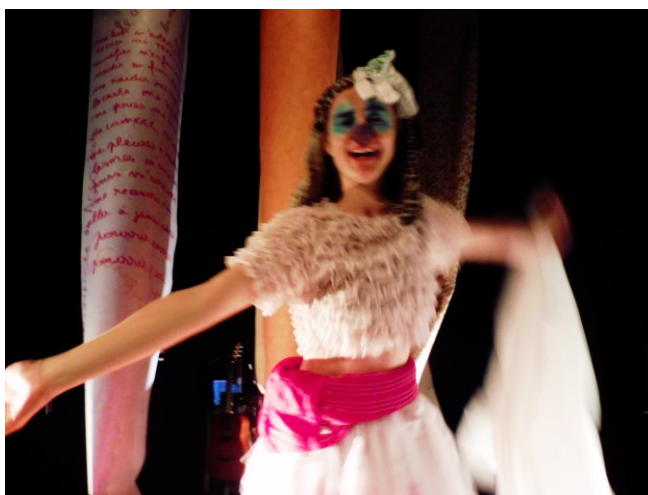
Je sais pourtant que, comme le dit la maxime, « c'est important mais ce n'est pas sérieux », mais j'ai l'impression d'y jouer ma vie... Peut-on faire ce métier sans tripes, sans excès, sans démesure ? Bon, j'aimerais juste dormir sur la prochaine résidence ...

L'étape de travail devant des programmeurs arrive le vendredi et je suis tendue : je sais que – sans en avoir l'air – ces présentations représentent de réels enjeux pour la vie d'un spectacle. Si nous nous plantons, les programmeurs n'auront sûrement pas le goût de revenir voir autre chose, et encore moins de s'engager sur du pré-achat.

Mais ça se passe bien ! Nous présentons un melting pot de scènes dans lesquelles j'ai du plaisir à jouer – cette fameuse lettre de rupture jouissive, ces envolées « Moi j'ai une grande vie à vivre ! », la chanson avec Rémy, le poème tombé du ciel, etc...

Nous osons commencer la présentation en offrant une possible scène de début encore fragile- trouvée la veille- encore en recherche, autour de la colère et du rapport papier-déchirure.

Je sens la bienveillance du public présent, et leurs questions et retours intéressants lors de l'échange suite à la présentation témoignent de leur attention sensible au projet.



Je sens... Oui je sens. Je sens que ce spectacle va toucher profondément le cœur des gens. J'ai confiance en cela.

La semaine suivante, je prends le temps de recontacter chacune des personnes qui sont venues et toutes sont ravies, positives, et ont envie d'en voir plus. Certaines s'engagent directement sur de la programmation, d'autres pas encore, au vu du contexte si flou. Mais les cœurs sont ouverts, et le mien se sent plus léger.

J'essaie d'accueillir avec douceur mon besoin de reconnaissance – je ne me leurre pas : être comédienne relève tout de même de cette faille narcissique.

Mais plutôt que de me mettre la pression pour plaire aux autres, je fais le gage de l'authenticité et de la sincérité au plateau, de défendre qui je suis et mon univers... et advienne que pourra !

La prochaine étape nous emmènera au Vivat à Armentières en janvier pour deux semaines de résidence, dans une salle sans accroches, sans possibilité de faire le noir, sans lumière. Nous nous attèlerons donc à travailler sur l'écriture, la dramaturgie, en rêvant la scénographie.



Merci à vous de croire en ce projet, merci à la folie des grandeurs, merci au désespoir de nous donner la force de nous en sortir, merci à la musique qui nous fait frissonner, merci aux blagues nulles, et merci aux dizaines de tablettes de chocolat dévorées pendant cette résidence, merci de m'avoir lue jusqu'ici...

Justine Cambon

Le 2 décembre 2020.